

est de la prendre pour une opération extraordinaire de Dieu dans ces ames.

Elle est en effet si extraordinaire, que quoique saint Augustin, saint Grégoire le Grand, saint Bernard, aient souvent parlé de la contemplation, il ne paroît pas qu'ils aient connu une contemplation ordinaire de longue durée, comme d'une & de plusieurs heures, & qui soit comme une contemplation d'état, en sorte que l'on ne manque gueres d'y être élevé toutes les fois que l'on se met à prier. Ils ont supposé au contraire que le silence de l'esprit duroit peu, & que l'on retomboit incontinent dans la maniere ordinaire dont l'esprit a accoutumé d'agir.

L'ame, dit saint Grégoire le Grand, ne demeure pas long-temps dans la douceur de cette contemplation secreete; & ne pouvant supporter l'immensité de cette lumiere, elle revient bientôt à elle-même. Elle brûle d'amour en goutant cette douceur, & elle voudroit s'élever au-dessus d'elle-même; mais les forces lui manquant, elle retombe dans les ténèbres de son infirmité.

Je n'allegue pas cette regle des saints Peres pour condamner d'illusion

*Moral. in
Job. l. 15,
c. 23.*

et état, qu'on peut appeller de contemplation habituelle, quand on n'y en voit point d'autres marques que la durée. Je dis seulement qu'il est clair par-là, qu'il est extraordinaire, puisque les Peres les plus éclairés n'en ont point parlé. Et de cela seul il semble qu'on ait droit d'en conclure, selon saint Bernard, que l'on ne doit point faire d'effort pour s'y élever, puisqu'il ne permet pas même de le souhaiter.

Ainsi il y a lieu de conclure que ce n'est point une conduite utile aux ames & fondée sur la doctrine des Peres, de prescrire des regles & des méthodes pour parvenir à cette oraison sans pensées, & de leur apprendre qu'après quelques préparations, elles doivent également rejeter les bonnes & les mauvaises pensées, & tâcher de s'accoutumer à demeurer devant Dieu dans une simple vue, sans s'attacher à aucun attribut particulier, en bannissant même les images des Mysteres de Jesus-Christ, pour ne penser qu'à l'infinité de l'être de Dieu.

Car, quoiqu'il soit au pouvoir de Dieu d'agir dans les ames comme il veut, ceux qui les conduisent ne doivent pas croire qu'il leur soit permis

de proposer des routes nouvelles, & de les éloigner de celles qui leur ont été marquées par les Peres. Or on ne trouvera point qu'aucun ancien Auteur ait jamais enseigné ce chemin d'aller à Dieu & de s'élever à la contemplation, & ils n'ont point d'autre doctrine sur ce sujet, que celle que S. Pierre de Clugny a renfermée dans les paroles suivantes, qui contiennent l'abrégé de la spiritualité des Peres.

On ne peut pas toujours posséder le don céleste de la contemplation. Car, comme dit S. Jean dans l'Apocalypse, *il se fit un silence dans le Ciel presque d'une demi-heure.* Il ne dit pas que ce silence dura un jour, un mois, une heure, ni même une demi-heure entière, mais presque une demi-heure, pour nous marquer que l'avantage que nous tirons de l'oraison est très-grand, mais qu'elle ne peut durer long-temps. » Il faut donc que l'Oraison soit suivie d'une sainte méditation, afin que l'ame s'y appuie comme une maîtresse sur sa servante, & que s'étant ainsi reposée, elle reprenne des forces pour s'élever de nouveau à l'oraison. Mais parce que la méditation étant encore toute spirituelle, a besoin elle-même d'un sou-

Petrus Clu-
niacens. l. 1.
Epist. 20 ad
Eremit.

tien plus grossier, il faut y joindre le secours de la lecture qui, ayant redonné des forces à la méditation, lui donne moyen de repasser sur les vérités qu'on aura lues, & de les fournir à l'oraison, comme une servante à sa maîtresse. Car, comme en jettant sur le feu une matiere grasse & huileuse, on excite incontinent une grande flamme; de même, lorsque l'oraison est nourrie de l'huile de la méditation & de la lecture, elle excite dans l'ame un grand feu d'amour de Dieu. Voilà les délices des enfants du Roi & les viandes célestes que la sagesse, qui est leur mere, leur a préparées en criant à haute voix, non aux grands, mais aux petits: *Si quelqu'un est petit, qu'il s'approche de moi: Venez & mangez mes pains, & buvez le vin que je vous présente.* Hoc super cæleste donum non potest esse perpetuum. Nam & Joannes dicit: *Factum est silentium in cælo quasi mediâ horâ, non die, non mense, non horâ, nec ipsâ etiam mediâ horâ, sed quasi mediâ horâ, ostendens magnum quidem esse profectum orationis, sed longum esse non posse tempus orantis. Oportet ut orationem meditatio sancta sequatur, inquam velut impedisse quam domina re-*

240 *Divers états des ames*
lapsa qui sciat, de qua valentior quasi
per quietem resurgat. Sed quoniam &
ipsa ut tota spiritualis alio adhuc & in-
feriori sustentaculo indiget, lectionis di-
vinæ suffragium adhibeatur, quo recrea-
ta, clauso quoque libro, quod legerit
retractet, & diu retractata orationi velut
famula subministret. Sicut enim ignis
adipe injecto in majores flammæ, pa-
bulo pinguedinis suscepto, erumpit, sic
orationis fervor meditationis atque lec-
tionis sagina impinguitus in largissimos
divini amoris æstus consurgit. Hæ sunt de-
licie filiorum Regis. Hæ mensa à matre
sapientia preparata. Hæ cælestes epulæ,
ad quas in plateis invitans, parvulos
non magnos, clamat: Si quis est par-
vulus veniat ad me: Venite & come-
dite panes meos, & bibite vinum quod
miscui vobis.

Voilà la maniere de parvenir à la contemplation que les Peres ont connue, & elle est sans doute la plus sûre & la moins sujette aux illusions.

Ce que S. Bernard dit de ces graces extraordinaires, auxquelles il ne veut pas que l'on prétende, est appliqué par d'autres à ce que l'on appelle le don des larmes, qu'ils défendent de se procurer avec effort. C'est ce que l'on peut

peut voir dans ce passage d'une lettre qu'Etienne, Evêque de Tournai, écrit à un Religieux, qui avoit embrassé la vie des Hermites, & qui menoit une vie si austere, que cet Evêque témoigne qu'il avoit long-temps douté, s'il n'y avoit point eu de la témérité dans son entreprise.

Après lui avoir prescrit de ne pas faire de longues oraisons, de peur que cette longueur n'attirât le dégoût, le sommeil, ou l'égarement d'esprit: *Orationes sint breves & intercisa, ne si* Stephanus Tornacens. Epist. 176. *fortè in nimiam extendantur prolixitatem, aut vertantur in tadium, aut excipiantur, ut quandoque affolet, somno, aut ab his quæ dicuntur longè sit animus orantis; il ajoute: Ne rejetez pas dans l'oraison les larmes qui couleront sans effort; mais ne vous forcez pas à en verser. Les larmes que Dieu donne sont accompagnées de paix & de douceur, & il faut les répandre secrètement & avec circonspection, sans qu'elles soient à charge à la tête de celui qui les verse, & sans qu'elles soient apperçues par les autres. Car si elles deviennent le spectacle des hommes, elles seront le scandale des Anges.*

Mais on peut faire de plus quelques
 Tome II. L

réflexions générales sur les divers endroits où saint Bernard parle de ces graces extraordinaires pour remédier aux divers défauts où l'on peut tomber sur ce sujet. Car on peut y prétendre témérement, & désirer de les éprouver par un esprit, ou de vanité, ou de curiosité. Et c'est ce défaut qu'il condamne dans les paroles que nous avons rapportées, & qui n'est que trop ordinaire à quantité de gens, & principalement aux femmes, qui s'étant remplies l'imagination de ces états extraordinaires, & ayant dans le fond du cœur une vanité secrete, qui leur fait désirer de se signaler, & d'appliquer le monde à elles, se persuadent ensuite très-facilement qu'elles y sont en effet.

Il n'est pas impossible aussi de tomber dans un défaut tout contraire, qui est de prendre absolument pour illusion tout ce qui n'est pas dans le cours ordinaire de la grace, soit par un défaut de foi, soit par une autre espece de vanité qui fait qu'on a peine à reconnoître en autrui ce qu'on ne reconnoît pas en soi. L'orgueil, aussi-bien que la grace, a plusieurs formes; & il peut fort bien se faire que comme il y en a qui s'attribuent par vanité des

révélations & des graces ordinaires, il y en ait qui fassent vanité de n'en point avoir, & de n'en croire personne. Car par-là on se distingue des gens crédules, & on se releve par une apparence de solidité d'esprit.

Saint Bernard peut encore servir à guérir de ces défauts. Car, quoiqu'il n'y ait gueres eu d'esprit plus solide que le sien, il paroît néanmoins, par divers endroits de ses Ouvrages, qu'il connoissoit certaines graces extraordinaires, qu'il les avoit éprouvées, qu'il estimoit heureux ceux à qui Dieu les accordoit, qu'il en prenoit sujet de louer & d'admirer la bonté de Dieu. Après avoir décrit, dans le premier sermon sur les Cantiques, plusieurs sortes d'oraisons communes, qu'il appelle des Cantiques, il ajoute ensuite: » Mais il y a un Cantique qui surpasse de beaucoup en douceur & en excellence ceux dont nous avons parlé, & que l'on pourroit appeller le Cantique des Cantiques, parce qu'il est comme le fruit de tous les autres. Il n'y a que l'onction qui enseigne ce Cantique, & on ne peut l'apprendre qu'en l'éprouvant. Que ceux donc qui en ont l'expérience, reconnoissent dans mes paroles ce qu'ils

favent déjà; & que ceux qui ne l'ont pas, désirent avec ardeur, non d'en connoître la nature, mais d'en éprouver la douceur. Ce n'est pas un bruit formé par la bouche; c'est un cri que pousse le cœur. Ce n'est pas un son de levres, mais un transport de joie. Ce n'est pas un accord de voix, mais un consentement de volonté; on ne l'attend point au-dehors; il n'en retentit rien en public; il n'est entendu que de celui qui le chante, & de celui pour qui on le chante; c'est un chant nuptial qui exprime une chaste & douce union de cœur & d'affection, & une ardeur mutuelle de charité. «

Il décrit dans le 52^e Sermon sur les Cantiques, une sorte de contemplation & de sommeil spirituel où l'ame est entièrement dégagée des images du corps, & où, bien loin de sentir les passions, elle ne sent pas même la vie. *Quid enim formidetur luxuria, ubi nec vita sentitur?* Il témoigne qu'il y en a qui avoient eu le bonheur de recevoir de Dieu cette grace, & qui avoient éprouvé ce secret si plein de douceur; & ce qu'il dit sur ce sujet fait voir que, bien loin de mépriser ces graces dans les autres, quand on a sujet de les

croire véritables, on ne sauroit trop les estimer. « Je ne me possède pas, dit-il, dans l'excès de la joie que je ressens, de ce que cette souveraine Majesté ne dédaigne pas de se rabaisser jusqu'à avoir avec nous une union si étroite & si familiere; de ce que la Divinité veut bien s'unir, par un mariage tout divin, avec une ame exilée, & lui donner les marques d'un amour ardent, comme l'époux à l'épouse. «

Je ne prétends point du tout conclure delà, que saint Bernard ait connu les oraisons & les états extraordinaires décrits par les Mystiques; ce qui seroit assez difficile à prouver, & demanderoit de grandes discussions. Je conclus seulement qu'il a estimé les états extraordinaires qu'il a connus, & qu'ainsi pour suivre l'esprit de saint Bernard, il faut tenir le milieu entre une légèreté crédule, & une incrédu- lité fiere & arrogante; entre la vanité qui fait estimer & désirer pour nous tout ce qui est extraordinaire, & le mépris présomptueux des graces de Dieu dans les autres. Il faut qu'en ce qui nous regarde, nous demeurions dans les bornes de notre grace, sans aspirer à celles qui n'y sont pas pro-

portionnées; qu'à l'égard des autres, nous ne croyions pas légèrement celles qu'on pourroit leur attribuer; mais que nous ne soyons pas aussi absolument fermes à n'en croire aucune, quelque épreuve qu'on en ait, comme si nous savions les bornes de la puissance de Dieu, & que nous fussions pleinement instruits de tous ses conseils. S'il arrive donc que nous reconnoissions dans les autres de ces fortes de graces, la piété doit nous les faire regarder avec estime & avec respect, comme des marques précieuses de l'amour de Dieu envers les hommes, dont tous ceux qui aiment Dieu doivent avoir avec saint Bernard, une joie & une reconnoissance particulière. Car on les reçoit, en quelque sorte, en la personne des autres; puisque tous les Chrétiens ensemble ne font qu'un même corps & une même personne, selon les Peres.

*Bern. in Cant.
Serm. 82.*



 CHAPITRE VII.

Que le délaissement de Jesus-Christ ne donne point lieu de préférer, ni d'égaliser l'état de sécheresse & de tentation à l'état de ferveur & de paix.

REN n'engage plus facilement dans l'erreur, que lorsque des choses, très-différentes dans le fond, conviennent dans quelques qualités générales, & sont exprimées de plus par les mêmes mots; car il arrive aisément delà qu'on s'arrête à ce qu'elles ont de commun, & que n'en remarquant pas les différences, on dit de l'une ce qui n'est vrai que de l'autre, ce qui est une grande source de faux raisonnements & de fausses conséquences.

C'est proprement ce qui arrive à l'égard de Jesus-Christ à la croix, & les états pénibles par lesquels Dieu permet que certaines ames passent. Ces états conviennent en ce qu'ils sont pénibles, en ce qu'ils enferment une privation de consolations, & ainsi ils ont quantité de noms communs. On dit de J. C. sur la croix, qu'il a été